

27 juin 2003

Ref. 03/113

Mes chères Sœurs,

Cette lettre a pris naissance dans notre petite communauté de Campanas en Argentine, dans la province de La Rioja, connue comme « la terre des martyrs » à cause de l'assassinat en 1976 de l'Evêque Enrique Angelelli, de deux prêtres et d'un laïc qui étaient du côté des pauvres. Ils furent tués pour avoir rejoint leur combat pour une vie digne. Cette visite en juillet dernier m'a profondément touchée. Elle a atteint en plein cœur ma propre « conversion » il y a de nombreuses années, inspirée par le mouvement des droits civiques aux Etats-Unis, par l'assassinat de Martin Luther King et approfondie par la mort, douze ans plus tard de l'Archevêque Oscar Romero, au Salvador. Ces hommes, et tant d'autres hommes et de femmes dont la vie leur fut enlevée parce qu'ils étaient une voix pour les pauvres et par conséquent une menace pour ceux qui étaient au pouvoir, continuent d'être une inspiration et un défi. Pendant ces jours à Campanas, je me suis surprise à me poser la question : les pauvres sont-ils vraiment au centre de mes pensées, de mes décisions, de mon cœur, de ma vie ? Jésus pauvre me reconnaît-il comme Lui appartenant ? Reconnaît-Il la Société comme étant du côté de ceux et celles qui n'ont pas de valeur aux yeux du monde ? Est-ce que je vis cette vie unique qui m'a été donnée, aussi radicalement que je le peux ?...

Les questions qui me hantaient alors me hantent encore, de même que ces mots des Constitutions de 1815 :

« Que toutes soient intimement persuadées que le véritable esprit de pauvreté est si essentiel à la Société du Sacré-Cœur de Jésus que, s'il venait à se perdre, Jésus-Christ ne la reconnaîtrait plus pour lui appartenir, et l'abandonnerait à elle-même, c'est à dire à une ruine prochaine. »

(Sommaire des Constitutions # 339, sur le vœu de pauvreté)

A Campanas, j'ai eu l'intuition qu'à un moment donné j'écrirais une lettre à la Société pour nous inviter à réfléchir sur ces questions. Depuis des années je me suis demandée comment je pourrais vivre mon vœu de pauvreté – la suite de Jésus pauvre – de manière plus cohérente. Maintenant que je me trouve dans un rôle qui touche toute la Société, je pose cette même question de la part de nous toutes. J'ai le sentiment que beaucoup d'entre nous qui avons entendu le cri des pauvres, luttons pour vivre la pauvreté de manière authentique au milieu d'une révolution technologique qui creuse l'écart entre les riches et les pauvres, dans un monde qui nous pousse à consommer toujours plus, dans une société du « jetable » qui valorise l'efficacité et la rapidité sans se soucier de la terre et des relations. J'offre mes propres pensées avec une certaine inquiétude, non seulement parce que je me sens inadéquate pour cette tâche, mais parce que je suis consciente de notre grande diversité de cultures, de réalités politiques et économiques, d'âges, de théologies et d'expériences. En essayant de dire des mots que chacune peut entendre, je cours le risque de n'atteindre personne. Comment puis-je dire les mêmes mots à celles des pays pauvres et à celles des pays riches ? à celles qui viennent d'un monde riche et à celles qui ont grandi dans la pauvreté ? Notre diversité est à la fois une richesse et un défi. Il s'agit d'aller assez profondément pour trouver le lieu où nos idéaux et nos convictions se rencontrent et où nous pouvons être appelées – ensemble – à aller encore plus profondément. J'aimerais toutes nous inviter à commencer une réflexion sur : **où**

nous sommes – personnes, communautés, provinces et Société – par rapport à notre désir « professé » de suivre Jésus pauvre.

En préparant cette lettre, j'ai pris du temps pour réfléchir sur ce que chaque pays où la Société est présente a vécu pendant l'année passée. Bien qu'il y ait eu quelques moments lumineux (quelques élections publiques positives, des gestes de solidarité au milieu de difficultés, des initiatives réussies des gens de la base) l'impression qui domine est celle d'une communauté mondiale envahie par un sentiment d'indignation, de méfiance et d'impuissance. Malgré les bannières de la « paix » aux couleurs de l'arc-en-ciel qui pendent des milliers de balcons et fenêtres de Rome, témoins silencieux des clameurs publiques contre la guerre en Irak, la violence dans notre monde, qu'elle soit fortuite ou préméditée, semble en escalade. Et la compagne de la violence est la peur. **La PEUR est dans l'air que nous respirons** quel que soit le continent sur lequel nous vivons...peur du terrorisme, des attaques de rebelles, peur des tensions inter religieuses, peur du SIDA ou plus récemment peur du virus du **Syndrome Respiratoire Aigu Sévère**, SRAS, (qui a été décrit comme une maladie « mondialisée »), peur des désastres naturels, peur de l'effondrement économique, peur des chefs politiques qui trahissent leur propre peuple et indignation devant leur non respect de la souveraineté des autres nations. Qu'est-il arrivé à l'espérance qui nous habitait, quand à l'aube d'un nouveau millénaire, nous anticipions un renouveau ? Nous faisons partie de notre monde et, ensemble avec nos frères et nos sœurs de toutes les nations, races et croyances, nous faisons l'expérience d'être vulnérables et insécurisées devant un avenir inconnu.

La présence de la Société en Amérique Latine

Dans un tel moment d'incertitude et d'inquiétude, nous pouvons être aidées et fortifiées en nous rappelant la fidélité de Dieu à travers notre histoire, en nous souvenant de celles qui nous ont précédées, celles qui ont vécu notre vocation en des temps qui furent très différents des nôtres mais peut-être aussi provocateurs. Il semble que chaque année soit marquée par un anniversaire significatif ! L'année dernière ce fut le 150^{ème} anniversaire de la mort de Philippine Duchesne et cette année, en 2003, nous célébrons **le 150^{ème} anniversaire de la présence de la Société en Amérique Latine**. Il y a un rapport étroit entre les deux événements, car Anna du Rousier, la première RSCJ à poser le pied sur le sol Latino-Américain, n'était pas étrangère à Philippine. Prenons un peu de temps pour nous familiariser avec cette grande femme probablement inconnue par beaucoup d'entre nous.

Comme Philippine, Anna naquit en France. Elle et Philippine se rencontrèrent pour la première fois à Poitiers où Anna était une jeune étudiante, juste avant le départ de Philippine pour l'Amérique en 1818. Le zèle de Philippine alluma une flamme dans le cœur d'Anna. Cinq ans plus tard, à l'âge de 16 ans, Anna entra dans la Société. L'Evêque qui posa le voile blanc de novice sur sa tête saisit l'assistance par ses mots prophétiques : « Vous serez entre les mains de Dieu, comme la feuille qu'emporte le vent, comme la semence jetée dans les régions lointaines pour y porter son fruit : abandonnez-vous donc au souffle de la grâce. » Et de fait Anna alla dans des lieux lointains : dans le nord de l'Italie où elle fonda huit couvents, en Autriche où elle en fonda un, puis un en Pologne. Chassée du Piémont (Italie) par la révolution de 1848, elle fut envoyée à la rue de Varenne à Paris comme Maîtresse Générale. Après trois ans, Sophie l'envoya comme sa représentante pour visiter les couvents d'Amérique du Nord. Elle arriva à Saint Charles par une tempête de neige, au moment où Philippine était en train de mourir. Philippine lui demanda de la bénir, elle bénit Anna à son tour et toutes les deux échangèrent leur croix de profession. Deux jours plus tard, ayant « passé le flambeau », Philippine mourut.

Après avoir passé l'hiver à Grand Coteau, Natchitoches et Saint Michel en Louisiane, Anna visita les maisons du Nord. Ce fut à Buffalo dans l'Etat de New York qu'elle reçut une lettre de Sophie l'informant d'une opportunité pour partir au Chili quelques jours plus tard depuis la ville de New York, afin « d'évaluer » la possibilité de fonder une maison là-bas. (Sophie n'avait aucune idée de la distance !) A la différence de Philippine qui semblait inconsciente du prix de se lancer dans l'inconnu, Anna passa une nuit d'agonie devant le Saint Sacrement, luttant contre sa peur d'accepter et de faire sien ce désir de sa Supérieure Générale. Plus tard elle écrivit à Mère de Limminghe :

« Je confierai à vous seule que dans cette circonstance j'ai éprouvé le plus grand combat intérieur de toute ma vie. La perspective de me transporter des bords du Lac Erie jusqu'à l'extrémité de l'Amérique Méridionale, soulevait en moi tant de répugnances et de révoltes, qu'une nuit entière, celle qui a suivi la réception de la lettre, s'est passée dans une lutte terrible. Vraiment je crois avoir éprouvé alors quelque chose de l'agonie de Jésus au Jardin des Oliviers : le cœur, l'esprit, l'imagination, tout était renversé ; les périls de ce long voyage, l'isolement, l'abandon, les difficultés dans lesquelles j'allais me trouver, mille autres craintes et appréhensions m'effrayaient tellement que malgré mes supplications et mes prières, je sentais mon âme défaillir. Cependant, après des actes réitérés d'acceptation de *tout* et d'abandon pour *tout*, répétant de cœur, malgré la tempête, l'*ita Pater*, l'orage se calma, et une grande impression d'abandon et d'amoureuse paix s'établit dans mon âme. »¹

Le voyage d'Anna au Chili, comprenant un arrêt à la Jamaïque, se lit comme un roman. Elle arriva à Santiago le 14 septembre 1853. De là elle continua à fonder d'autres maisons au Chili : à Talca, Conception, Valparaiso, et Chillan ; également à Lima au Pérou et à Buenos-Aires en Argentine. Au moment de sa mort à Santiago en 1880, la Société en Amérique Latine était bien implantée. La « semence jetée dans les régions lointaines » avait clairement produit son fruit et ce fruit a duré.

Le don de l'Amérique Latine à la Société

L'histoire d'Anna du Rousier, comme l'histoire de tant d'autres de nos mères qui nous ont précédées dans la Société, est fascinante et inspirante. Sa générosité et son courage sont stimulants pour nous. Mais ce n'est pas suffisant de s'émerveiller devant le récit de la manière dont la Société a trouvé son chemin pour arriver au Chili, en Amérique Latine il y a 150 ans. Cet anniversaire est **une occasion de célébrer et de remercier Dieu pour les vies livrées par amour pendant toutes ces années, et spécialement de reconnaître avec une profonde gratitude la contribution de nos sœurs d'Amérique Latine au renouveau de la Société depuis le Concile Vatican II.** Toutes ces années passées à lire les signes des temps et à faire des choix cohérents ont été et continuent d'être un exemple et un défi pour nous toutes.

Je pense qu'il est juste de dire que c'est en grande partie grâce à elles qu'en tant que Société, nous nous sommes éveillées au fait que la majorité de nos frères et sœurs vivent dans la pauvreté, et que notre suite de Jésus pauvre, humilié et crucifié, nous conduit inexorablement à Le rencontrer dans les pauvres, les marginaux et les exclus de ce monde. Etant une américaine du nord, j'ai souvent eu envie de vivre dans ce qui semble, vu de l'extérieur, être la réalité claire de la situation de l'Amérique Latine, et mes visites au Brésil,

¹ Madeleine d'Ernemont, La Vie Voyageuse et Missionnaire de la Révérende Mère Anna du Rousier, Religieuse du Sacré-Cœur, 1932, p 112-13

en Argentine et en Uruguay ont simplement confirmé mon intuition. Nos sœurs d'Amérique Latine seraient les premières à souligner que tous les Evêques ne sont pas des Helder Camara ou des Samuel Ruiz, que l'Eglise des Pauvres est plus visible dans certains lieux que dans d'autres, mais les orientations prises par l'Eglise lors de la Seconde Conférence des Evêques d'Amérique Latine à Medellin en Colombie, en 1968, étaient claires. Elles disaient les mêmes désirs urgents qui furent apportés au Chapitre Général de 1970 où, pour la première fois comme Société, nous avons affirmé clairement que nous désirions être **en solidarité avec les pauvres, en solidarité avec le Tiers-Monde**, avec une nouvelle conscience de notre **communauté internationale** « une et nécessairement multiforme ». Nous avons réaffirmé **notre mission éducatrice comme étant notre service d'Eglise**, tout en reconnaissant le besoin d'examiner la valeur apostolique de nos institutions, et nous avons reconnu le besoin de renouveler notre vie en profondeur dans des **communautés véritablement évangéliques**. Ce fut le Chapitre où nous avons dit :

*« ou bien nous vivons en vérité cette fraternité
dans l'esprit des Béatitudes,
ou bien nous perdons notre raison d'être. »*
(Chapitre Général de 1970, p 10)

Heureux les pauvres en esprit ; heureux vous les pauvres

Le Chapitre Général de 1970 amena la Société à faire face aux « interpellations d'un monde où tant de nos frères souffrent et ne peuvent mener une vie vraiment humaine. » (p. 10) C'est cette prise de conscience qui tout au long de ces trente dernières années, non sans une recherche et un combat douloureux, a donné une nouvelle signification à notre vœu de pauvreté, nous amenant comme Société au-delà de l'ascétisme personnel (imitant bien sûr la pauvreté de Jésus) à une option pour les pauvres. Elle s'exprime **dans un effort constant pour confronter et contribuer à la transformation des structures économiques, politiques, culturelles et religieuses qui maintiennent et promeuvent la domination des riches et des puissants sur les personnes ordinaires et les peuples**. Si l'option pour les pauvres est un engagement de l'Eglise universelle et de chaque chrétien à dénoncer les structures injustes de la société, pour les religieuses et les religieux, depuis Vatican II, elle fut une source de transformation.² De fait, dans beaucoup de nos communautés cette transformation est en train d'advenir.

Choisir librement de faire un vœu de pauvreté a toujours été « contre-culturel » – le désir de posséder est dans tout cœur humain – mais ces dernières années, alors que la convoitise se répand dans notre monde et que le désir de posséder des biens matériels est considéré comme allant de soi, qui pourrait *choisir* une vie de pauvreté ? Et pourtant le seul fait d'être membres d'une congrégation religieuse nous fait appartenir à la minorité privilégiée de notre monde. Sophie a certainement fait l'expérience du même paradoxe, comme nous le montre le paragraphe sur l'Ecole des Pauvres dans les Constitutions de 1815 : « *Elles trouveront au milieu de ces pauvres enfants une raison de s'humilier en considérant, que tandis qu'elles-mêmes, qui ont fait vœu de pauvreté ne manquent cependant de rien, ces pauvres enfants qui n'ont point un pareil engagement, semblent manquer de tout .* » (# 350) C'était en 1815. Presque 200 ans après, où en sommes-nous de notre manière de vivre au quotidien, personnellement et en communauté, notre vœu de pauvreté ? Que

² Pour plus de développement sur « l'option pour les pauvres » comme faisant partie intégrante de la vie chrétienne et du vœu de pauvreté, voir Donal Dorr, *Option for the Poor : A Hundred Years of Vatican Social Teaching*, Dublin, Gill and Macmillan, 1983, et Pedro Trigo, S.J. *Consagrados Hoy al Dios de la Vida*, Santander, Sal Terrae, 1995

signifie vivre le vœu de pauvreté dans nos diverses réalités ? En Indonésie, aux Etats-Unis, en Haïti, en Australie, au Congo, en Allemagne, au Venezuela...dans chaque pays où nous sommes ? Comment sont les pauvres...comment est Jésus pauvre...au centre de nos pensées, de nos décisions, de notre cœur, de notre vie ?

En méditant sur ces questions je fus aidée par une conférence donnée au début du mois de mars par le Père Ghilain Ndonji, ofm, à un rassemblement de religieuses et religieux de la République Démocratique du Congo. Il exprima **comment Jésus n'était pas seulement l'incarnation de Yahweh, le « Dieu des pauvres », le « Dieu pour les pauvres » mais Il alla encore plus loin, devenant Lui-même le « Dieu pauvre »** : se dépouillant lui-même, devenant l'un de nous, ouvrant ses bras sur la Croix en signe de vulnérabilité absolue, devenant obéissant jusqu'à la mort.

Le Père Ndonji continua :

« Par le vœu de pauvreté, nous n'avons pas seulement le devoir d'être **pour les pauvres**...nous avons également l'obligation **d'être pauvres**, du moins si nous voulons suivre l'exemple de Jésus. Mais je constate que dans le concret, nous sommes plus des spécialistes et des défenseurs des pauvres que pauvres nous-mêmes. Nous éprouvons beaucoup de peine à réaliser la synthèse de Jésus : « être pour les pauvres » et « être pauvres. » C'est ce que j'ai appelé *la crise de la vérité.* »³

Cette synthèse est un *appel réel* à vivre une vie cohérente, unie et conforme au Cœur de Jésus dont le fait de se dépouiller Lui-même fut tout un processus. Gardant notre regard fixé sur Lui nous pouvons apprendre à être *pour* les pauvres, quels que soient notre âge ou notre mission apostolique, « en participant au travail de Dieu, travail de transformation des personnes et des sociétés. » (Chapitre Général 2000 p. 17) En gardant notre regard fixé sur Lui nous pouvons apprendre à *être* pauvres dans nos attitudes, nos choix, et l'acceptation de nos faiblesses qui incluent la maladie, la dépendance, et l'ultime pauvreté à laquelle aucune de nous ne peut échapper, notre propre mort. **C'est la pauvreté de Jésus, librement choisie par amour, qui nous unit par l'esprit et le cœur** et qui annonce qu'un monde nouveau est possible, le Règne de Dieu, où toute larme sera étanchée, où la faim, la violence et la peur n'existeront plus.

Cette union s'approfondit aussi en mettant en commun tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes : en vivant en vérité la **communauté des biens**. Dans un monde qui devient de plus en plus individualiste nous voulons nous regarder comme une seule famille, sans frontières, où le don de chaque personne, communauté et province est reçu avec gratitude, et où toutes reçoivent selon leur besoin, où « ta souffrance est la mienne ; ton besoin est le mien. » Nous sommes reconnaissantes envers la Commission Internationale des Finances d'avoir commencé une réflexion sur la communauté des biens, en écho à la recommandation du Chapitre Général 2000 « renforcer la communauté des biens dans les provinces et entre les provinces. » (p. 47) Lorsque nous utilisons le terme « communauté des biens » nous avons tendance à penser immédiatement aux finances. Mais les personnes sont un autre aspect de notre partage. Notre communauté internationale est très différente de ce qu'elle était il y a trente ans lorsque des personnes au cœur généreux qui s'offraient pour être envoyées où il y avait un besoin, étaient nombreuses. Il y a toujours de grands besoins et il y a

³ Père Ghilain Ndonji, ofm, « La problématique de la pauvreté religieuse dans un contexte de misère sociale. Une question de choix et de liberté », ASUMA-USUMA Colloque sur la Vie Consacrée, Kinshasa, 2-8 mars 2003

toujours des personnes au cœur généreux qui sont prêtes à être envoyées, mais les provinces qui autrefois étaient une source de « vocations missionnaires » vieillissent. **Il y a trente ans nous avons donné de notre abondance. Pouvons-nous trouver des voies nouvelles pour donner de notre pauvreté ?** Y a-t-il des provinces qui autrefois ont reçu et qui maintenant peuvent donner ? Ce ne sont pas seulement des jeunes dont on a besoin. Souvent une personne plus âgée qui a acquis sagesse et expérience peut être une réelle bénédiction.

Toujours conscientes du besoin d'avoir des « ouvriers pour la vigne », ne sous-estimons pas le don que représentent nos sœurs aînées qui sont « à la maison » ; leur déclin vécu les mains ouvertes, leur prière pour et en solidarité avec les provinces dans le besoin est une forme de participation à leur mission – notre mission commune quel que soit le lieu où nous la vivons.

Conclusion

Alors que j'étais en train d'écrire cette lettre, une de ces « vocations missionnaires », notre sœur Czeslawa Lorek est décédée de mort tragique dans la République Démocratique du Congo. Elle a partagé le destin de tant d'autres dans ce pays qui depuis des années est déchiré par la violence, en partie provoquée par d'autres nations avides d'exploiter ses riches ressources naturelles. Maintenant que Czes est entrée dans un face à face avec Dieu, avec Sophie, Philippine et Anna dans la communion des saintes de la Société, puisse-t-elle intercéder pour le pays auquel elle a donné sa vie, pour son pays natal la Pologne, pour notre monde, et pour nous toutes, pour que nous vivions notre option pour les pauvres de manière aussi cohérente qu'elle.

Alors que nous fixons notre regard sur Jésus pauvre et une fois encore décidons de le suivre au milieu de notre monde saisi par la peur, notre logo du monde à l'intérieur du Cœur prend une nouvelle signification. Le Cœur de Jésus est un lieu de refuge et d'accueil, un abri, un endroit hors de danger, un lieu de paix où toute peur disparaît. Il est un Cœur ouvert à TOUTES. Comme une mère, Il tient la main du plus faible et du plus vulnérable, de la personne mentalement et physiquement handicapée, psychologiquement fragile, dans la dépendance, du prisonnier, du réfugié, du mal-aimé, non désiré, de toutes les personnes souffrant de rejet sous toutes ses formes. Son Cœur *est* le cœur blessé de l'humanité, transpercé par l'injustice et l'oppression, écrasé par le rejet et l'exclusion, s'écriant « Mon Dieu, Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? »

Unies dans notre célébration de l'amour insondable, inépuisable de Jésus, posons-nous la question honnêtement : regardons-nous l'invitation à suivre Jésus pauvre comme un don précieux qui fait partie intégrante de notre vocation ? Nous remplit-elle de joie ? Nos efforts pour être *pour* les pauvres et pour *être* pauvres sont-ils enracinés et fondés dans notre amour pour Lui et pour ceux et celles qui portent Ses blessures ?

« Marie, femme de foi dans le peuple de Dieu, demeure proche de nous, comme de tout ce qui incarne la vie de son Fils. » (#9 Constitutions). Elle accompagna Son processus d'auto-dépouillement. Elle se tint près de la Croix et ne l'abandonna pas. Elle aurait témoigné du soldat qui lui transperça le Côté. Mère veuve, mère des sans-abris, mère des condamnés et des criminels exécutés, Mère des Pauvres, elle nous accompagne d'un amour maternel. Puisse-t-elle nous enseigner le sens de son Magnificat, sa sensibilité envers ceux et celles qui sont dans le besoin, sa constance à accompagner son Fils jusqu'à Sa Mort.

Je ne peux trouver une meilleure manière de terminer ces réflexions, offertes avec un cœur reconnaissant, qu'en paraphrasant les mots de Paul aux Ephésiens, la deuxième lecture de la liturgie de notre fête :

« C'est pourquoi je fléchis les genoux devant le Père, de qui toute famille tient son nom, au ciel et sur la terre ; qu'il daigne, selon la richesse de sa gloire, nous armer de puissance, par son Esprit, pour que se fortifie en nous l'homme intérieur, qu'il fasse habiter le Christ en nos cœurs par la foi ; enracinés et fondés dans l'amour, nous aurons ainsi la force de comprendre, avec tous les saints, ce qu'est la largeur, la longueur, la hauteur, la profondeur...et de connaître l'amour du Christ qui surpasse toute connaissance, afin que nous soyons comblés jusqu'à recevoir toute la plénitude de Dieu. A celui qui peut, par sa puissance qui agit en nous, faire au-delà, infiniment au-delà de ce que nous demandons et concevons, à lui la gloire dans l'Eglise et en Jésus-Christ, pour toutes les générations, au siècle des siècles. Amen »

(Ephésiens 3 :14-21)

Avec beaucoup d'affection de votre sœur qui prie pour vous et compte sur votre prière,

Clare Pratt, rscj
Supérieure générale